

Quand Normands et occupants cohabitaient

Mémorial J-3. Inauguré dimanche, à Falaise, le Mémorial des civils dans la guerre s'intéresse à la vie sous l'Occupation. En Normandie, elle prend la forme d'une « cohabitation forcée ».

1 2 3 4

Entretien



Valentin Schneider, historien, post-doctorant à l'université d'Athènes.

Comment se déroulent les premiers contacts avec l'occupant allemand ?

En 1940, il y a des craintes, des résurgences de 14-18. On se demande comment les Allemands vont se comporter. Même en Normandie, les combats ont été assez violents, comme à Louviers (Eure), bombardée en juin. Mais les violences sont localisées et les Français sont soulagés. Après cette phase de transition, de quelques semaines, ça se corse.

Car l'Allemagne est toujours en guerre...

La Bataille de France est terminée, celle d'Angleterre commence. Des troupes sont massées tout le long de la Manche, des hommes aguerris qui veulent en découdre. Ils sont dans une logique de guerre, non d'occupation. On observe alors de nombreuses exactions. Ce n'est que fin 1940-début 1941 qu'on retire des troupes de Normandie.

Comment les Normands perçoivent-ils l'occupant ?

Lorsqu'on dit « Occupation », souvent les gens pensent « chacun chez soi ». C'est en partie vrai, du fait de la barrière de la langue ou de la barrière politique. Les Allemands, eux, vont chercher le contact, en organisant des concerts par exemple.



Dans l'espace public, les relations occupant-occupé se limitent souvent aux contrôles d'identité.

Certains Français ont été stricts : ne pas regarder, ne pas parler, ne pas serrer la main... C'est surtout vrai dans l'espace public. Dans l'espace privé, lorsqu'on loge un Allemand, c'est plus difficile d'être indifférent. Une cohabitation se met en place, on apprend à se connaître. Stalingrad marque un tournant dans les relations : une résistance civile grandit.

Comment les Allemands occupent-ils la Normandie ?

L'Occupation n'est pas statique. Une division peut rester sur place un an, mais ses bataillons bougent régulièrement : casser la monotonie, entraînements à différents armements, mutations... Cette rotation aboutit à une anonymisation de l'occupant. Les Français doivent sans cesse se réhabituer.

La Normandie est aussi une zone de repos...

Les troupes du front de l'Est y sont

envoyées au repos, notamment dans le pays d'Auge. Ces hommes ne se préoccupent pas de la population, ils sont contents d'avoir survécu, savent qu'on va les renvoyer au combat. Il y a un relâchement de la discipline, et parfois des délits.

Quels types d'exactions ?

De nombreux abus : des soldats qui partent du bistrot sans payer, des vols de mobilier ou de linge, des réquisitions sans billet de réquisition...

Mais peu de viols, qui sont très strictement réprimés par la hiérarchie. Des soldats ont été exécutés pour viol en Normandie. Les exactions sont moins importantes qu'à l'Est, mais au fil du temps, toutes ces réquisitions et la présence continue deviennent lourdes à porter pour la population.

Les Normands ont-ils cherché à se venger à la Libération ?

Il y a eu des mouvements de

violences collectives, surtout pour montrer qu'on a résisté.

Ça ne va pas durer. Sinon, on n'aurait pas eu une réconciliation franco-allemande aussi rapide.

Propos recueillis par Renaud TOUSSAINT.

Demain, la suite du décompte avant l'ouverture du Mémorial des civils dans la guerre, dimanche 8 mai, à Falaise, avec la vie des sinistrés durant la Reconstruction.



Les civils, premières victimes des guerres
Hors-série
100 pages, 6,90€.
En vente chez les marchands de journaux et sur internet

« Ils étaient comme en vacances »



Lucien Rochette a confié ses souvenirs devant une caméra du Mémorial des civils dans la guerre.

Témoignage

Juin 1940. Lucien Rochette a 8 ans lorsqu'il aperçoit des Allemands pour la première fois, dans sa ville natale de Falaise. « C'était au petit matin. Toute la nuit, ç'avait été la débâcle dans la ville. Les soldats français avaient tenté de bloquer les routes avec des arbres coupés. Les Allemands les ont délogés avec leurs gros engins. »

Le lendemain, les soldats se présentent au garage tenu par le père de Lucien, pour réparer une voiture. Réparation qui ne tient pas. « Ils ont dit « Monsieur, sabotage ! » en le menaçant », se souvient le Falaisien.

L'automobile est finalement réparée, avec l'aide d'un expert allemand. Mais l'expérience pousse le père de famille à mettre le garage en gérance. En septembre, la famille s'installe à Leffard, près de Falaise, dans une épicerie.

Commence alors une vie de fa-

mille tranquille, entre méfiance et indifférence vis-à-vis de l'occupant. Un occupant « plutôt paisible, comme en vacances. Ils ne m'impressionnaient pas, on avait très peu de contact ». Car, si les soldats font leurs courses chez les paysans, « maman, elle, refusait de les servir. Elle avait perdu son père à la guerre 14-18 ». Un jour, à la terrasse d'un bistrot, un Allemand prend le petit Lucien sur ses genoux. « Maman est venue me chercher tout de suite. Ils cherchaient à nouer contact, en jouant de l'accordéon. Des jeunes filles étaient intéressées, car c'étaient de beaux garçons. » Mais la plupart des Français s'en détournent.

Lucien Rochette ne découvrira le visage guerrier de ces soldats que quatre ans plus tard. En août 1944, il est piégé avec sa famille au cœur des terribles combats de la Poche de Falaise.